carrière de Laplace (né en 1749) s'étant étendue approximativement depuis la fin de la publication des volumes de discours de l'*Encyclopédie* Diderot-D'Alembert jusqu'à la sortie des derniers volumes de la *Méthodique*. Trouve-t-on alors quelque trace de Laplace dans le *Supplément* et la *Méthodique* ?

Jusqu'en 1777, il y a moins de dix lettres entre Laplace et D'Alembert ou Condorcet, mais cela s'étirole vite, elles portent sur des discussions mathématiques. Ce qui frappe, c'est le peu de relations apparentes entre Laplace et les encyclopédistes de la seconde génération, notamment ceux des volumes scientifiques de la *Méthodique* : Bossut, Charles et Lalande pour les mathématiques ; Bertholon, Cassini et Hassenfratz pour la physique ; Guyton de Morveau, Fourcroy et Vauquelin, pour la chimie ; Vial du Clairbois, Duval-Leroy et Blondeau pour la marine, etc. Lorsqu'une trace de correspondance apparaît, elle ne mentionne pas ces dictionnaires. Il ne faudrait pas en tirer la conclusion d'une incompatibilité totale de Laplace avec le processus encyclopédiste tardif. En effet, les dictionnaires de physique (achevé en 1824) et de chimie (achevé en 1815) portent des traces diverses des idées, voire d'une certaine participation de Laplace. Ainsi, Hugues Chabot note-t-il que Bertholon écrit à Lavoisier pour prier Laplace de lui fournir des notes (« La physique dans l'Encyclopédie méthodique », dans C. Blanckaert, M. Porret et al. (Éds.), *L'Encyclopédie méthodique (1782-1832). Des Lumières au positivisme*, Genève, Droz, p. 472 ; on trouvera des compléments dans la *Correspondance* de Lavoisier). On remarque aussi que de nombreuses questions abordées dans le dictionnaire de chimie sont évoquées dans la correspondance entre Laplace et Deluc. En revanche, il faut reconnaître que Bossut, Charles et Lalande, dans le dictionnaire de mathématiques (certes achevé dès 1789), n'ont pas su ou voulu donner la place qu'elle méritait à l'œuvre scientifique de Laplace.

Bien entendu, cette édition de la correspondance de Laplace contient bien d'autres richesses que nous laissons au lecteur le soin de découvrir.

Pierre CREPEL

François PEPIN (Éd.), *La circulation entre les savoirs au siècle des Lumières. Hommage à Francine Markovits*, Paris, Hermann, 2011, 188p. ISBN : 978270568215.

Cet ouvrage en hommage à Francine Markovits de la part de ses anciens thésards, avec une Préface par Didier Deleule, prend comme point de départ le titre de son livre *L'Ordre des échanges* (1986), ainsi que sa méthode (qui, selon T. Hoquet, p. 18, « aurait pour seul principe de ne pas en avoir »), pour repenser la philosophie du XVIII^e siècle à partir de la

question de l'échange et de la circulation. Le volume est loin des mélanges habituels, faits d'une juxtaposition de textes divers, car il témoigne de l'affection et la reconnaissance réelles ressenties par ses étudiants, qui essaient d'épouser les thèmes et les méthodes (ou plutôt les figures et les lieux) de F. Markovits en les revisitant. Il est ainsi difficile, pour cette même raison, d'en rendre compte ici. Étant donnée la forme un peu particulière de la collection, dans laquelle Diderot et l'*Encyclopédie* sont omniprésents, il ne peut être question que d'évoquer certains des thèmes traités (le plus souvent ceux qui préoccupent F. Markovits, comme le scepticisme convoqué par Céline Spector dans « Désordres du sujet et ordre des échanges : spinozisme et scepticisme au siècle des Lumières », mais également présent dans plusieurs autres contributions), souvent à plusieurs voix et en dialogue, et avec plus ou moins de bonheur. Il est question des échanges de la philosophie avec les sciences – notamment l'histoire naturelle, la chimie (Pascal Charbonnat), la médecine (Gilles Barroux), ou les neurosciences (Charles Wolfe) – mais aussi avec la politique et le droit (« L'anthropologie politique des Lumières : peuple et nation chez Jean-Jacques Rousseau » de Florent Guénard et « Le principe négatif de la nature et la notion du corps chez Jean-Jacques Rousseau : esquisses d'une géographie morale » de Natalia Maruyama) et entre poésie et peinture (« Pour une mise en question des critères cartésiens de la vérité : confusion poétique et obscurité picturale » de Baldine Saint Girons). L'ensemble ne manquera pas d'intéresser les lecteurs de notre revue, étant donnée l'importance de la circulation entre les savoirs pour l'*Encyclopédie* et ses éditeurs.

Deux des contributions témoignent particulièrement de l'empreinte de leur modèle dans la façon de chercher des résonances entre les textes et les thèmes et de déplacer le centre du questionnement : ceux de Thierry Hoquet (« Pensées sans sujet. Francine Markovits et la philosophie des déplacements ») et de François Pépin (« Qu'est-ce qu'une cécité philosophique ? Diderot, des aveugles à la philosophie aveugle »). Celui-ci reprend le thème de la cécité, traité à plusieurs reprises par F. Markovits, et sa résonance dans quelques écrits de Diderot, afin d'éclairer sa philosophie expérimentale ; F. Pépin montre, dans une contribution stimulante, l'originalité de l'analyse de la cécité chez Diderot comme « point de départ d'une pratique authentique de la philosophie ». L'article de T. Hoquet se présente en revanche comme « une broderie à partir de thèmes auxquels F. Markovits nous a rendu familiers » en rendant hommage à « ce qu'il y avait de puissamment séduisant et d'opératoire dans sa manière de travailler l'histoire de la philosophie ». Dans cette évocation de sa façon de penser par lieux ou par figures, avec comme fil conducteur les échanges et le scepticisme, sont convoqués de multiples écrits qui rentrent en résonance. T. Hoquet démontre avec beaucoup de finesse « comment le constat de la destitution du sujet peut devenir une formidable mécanique à produire du sens, une machine à lire » (p. 40). Cette évocation d'une façon

d'aborder l'histoire de la philosophie, différente de celle habituellement en cours dans l'université française, permet de bien comprendre le pourquoi de ce bel hommage à une enseignante-chercheuse de la part ses étudiants reconnaissants.

Ann THOMSON

Sabine ARNAUD et Helge JORDHEIM (Éds.), *Le Corps et ses images dans l'Europe du dix-huitième siècle/the Body and Its Images in Eighteenth-century Europe*, Préface de Catriona Seth et Caroline Warman, Paris, Éditions Champion, 2012, 365 p. ISBN : 978 2 7453 2267 8.

« Nous ne connaissons ni l'esprit ni le corps » écrivait Voltaire dans ses *Lettres philosophiques*. On lira donc avec intérêt les enquêtes réunies dans ce recueil bilingue français/anglais. On pourra s'interroger sur la distribution linguistique des articles qui peut paraître aléatoire, ou relevant de la pure politique éditoriale. Cependant un des intérêts du recueil est dans le dialogue bibliographique trilingue (français, anglais, allemand) – non exempt de bizarrerie : que Habermas ne soit cité qu'en allemand est juste, mais pourquoi Antoine de Baecque (1994) dans sa traduction en anglais (1997) ? On passera sur les fautes du copiste. La bibliographie exclusivement critique n'a été enrichie que de quelques titres postérieurs à la date des contributions, principalement des auteurs figurant dans le recueil.

Le Corps et ses images dans l'Europe du dix-huitième siècle réunit les articles de « jeunes dix-huitiémistes » européens et américains réunis à Montpellier en 2007 déjà, placés « dans le sillage » des recherches et des classiques de l'histoire culturelle du corps (G. Vigarello, A. Corbin, Roy Porter (2005) pour ne citer qu'eux). Il propose un faisceau de recherches groupées en trois parties qui déclinent l'imagerie du corps sous les espèces de la représentation symbolique, d'une rhétorique de l'interprétation et de la maîtrise modélisante voire normative du corps. Le *corpus* européen (allemand, anglais, français) traverse le siècle, selon une disposition résolument non chronologique, du théâtre de la foire (1710-) au tournant des Lumières, en remontant jusqu'au début du dix-septième siècle pour l'examen des représentations du prince (S. Römmelt). Six contributions littéraires sur les quinze réunies, portent sur Jean Paul (H. Jordheim), Rétif de la Bretonne (A. Lewis), Daniel Defoe (S. Corneanu), et plus extensivement sur le roman, fiction, illustration et théorie (F. Dervieux sur le corps du songeur, S. Vasset sur le roman anglais, ou A. Wenger sur l'articulation entre esthétique et physiologie) ; deux contributions forment un diptyque intéressant mais disjoint sur Mandeville (C. Carson) et Montesquieu (D. Casabianca). Histoire du théâtre, histoire de l'art et anthropologie, his-